

Le problème de la Sarre : Non ! Non ! Non !

Cet article a pour but d'indiquer qu'il n'existe aucune solution prolétarienne, en dehors d'un mouvement révolutionnaire du prolétariat sarrois et international, au problème de la Sarre. Nous essayerons donc de démontrer ici que pour rester fidèle à leurs aspirations historiques les ouvriers sarrois doivent repousser catégoriquement les trois solutions que le Traité de Versailles leur présente et que le devoir des prolétaires dans tous les pays est d'appuyer cette position en renforçant leur lutte contre leur propre bourgeoisie.

Nous n'aurons que mépris et dédain pour tous les « praticiens » se réclamant du marxisme et de la lutte des masses, qui tout en qualifiant notre position de « stérile » ou de « schématique » ont toujours à leur disposition des mots d'ordre « claire » et « précis », lesquels ne sont d'ailleurs que des images littéraires qu'ils se seront faites de la réalité, plutôt qu'un résultat de l'analyse des tendances de cette dernière.

Que ces gens appliquent donc leur marxisme de pacotille, qu'ils lancent à plein bras leurs mots d'ordre en s'accrochant à des contingences essentiellement capitalistes, qu'ils appellent les ouvriers de la Sarre à faire un « choix » entre les formes d'oppression et de domination de la bourgeoisie, pour nous, bien au delà de cette confusion nauséabonde, fidèles à la continuité indissoluble de la lutte prolétarienne, nous essayerons de prouver que la classe ouvrière, dans n'importe quelle circonstance, ne peut abandonner son sort à son ennemi mortel, ne peut se dissoudre dans la société capitaliste, ne peut accepter la réalité où son adversaire triomphe, comme une forme favorable à sa lutte, sans cimenter le pouvoir des classes dominantes avec sa chair, avec son sang.

Certes, nous n'ignorons pas que le cours mouvementé, contradictoire, du processus historique — surtout dans la phase actuelle — semble bousculer ironiquement notre conception. Ainsi en Autriche, la social-démocratie, force foncièrement bourgeoise, s'accroche à la lutte ar-

mée des ouvriers ; en Espagne des autonomistes bourgeois tel Companys, peuvent ériger une république qui luttera pendant quelques heures contre les forces de Lerroux ; et enfin dans la Sarre, les catholiques mêmes, mènent une campagne de concert avec le front commun centriste et socialiste pour le statu quo qui doit, paraît-il, préserver les libertés démocratiques.

Mais tous ces faits n'infirment pas notre appréciation : au contraire, ils la confirment.

Nous vivons une période où sous la pression conjuguée des centristes et socialistes le prolétariat mondial se dissout dans le bloc que chaque capitalisme veut constituer pour la prochaine guerre. Les sursauts révolutionnaires en Autriche, en Espagne, sont en réalité des tentatives spontanées de réaction prolétarienne pour faire survivre la classe, empêcher sa disparition. Que dans la tourmente des événements la social-démocratie, des libéraux bourgeois, des autonomistes « démocratiques », soient emportés, broyés par le choc entre les classes et finalement nettoyés de la scène politique, cela ne représente au fond qu'un incident propre à la vie du capitalisme, une solution contradictoire au problème du renforcement de son pouvoir qui veut que les forces sociales appelées à dissoudre le prolétariat, disparaissent en même temps que mûrissent les conditions pour l'attaque décisive du capitalisme.

C'est donc un principe d'une rigidité absolue que de dire : le prolétariat ne peut compter que sur ses forces, ses situations, pour intervenir dans le cours des situations. S'abandonner aux agents de l'ennemi, accepter leurs positions, c'est non seulement la défaite inévitable, mais aussi le suicide, l'abandon volontaire et conscient entre les mains de l'ennemi.

Mais à concevoir la réalité non comme l'addition de deux facteurs en lutte permanente entre eux, non comme un conglomérat de deux zones correspondantes aux deux classes fondamentales de la société actuelle, mais comme unité où

gissent les éléments sociaux, les forces productrices de la nouvelle société et où domine encore la classe au pouvoir étouffant ces derniers, quelles sont les perspectives de la lutte révolutionnaire du prolétariat dans une époque de reflux, de désagrégation du front ouvrier, de triomphe impudent de la réaction la plus bestiale, la plus sanglante de la bourgeoisie ?

Faut-il accepter cette situation d'ensemble en y recherchant des points d'appui près de forces « moins » réactionnaires que d'autres ? Faut-il rechercher les fissures qui se feraient jouer entre les différentes forces capitalistes ? En d'autres termes faut-il accepter la réalité du capitalisme en la baptisant pompeusement de terrain favorable aux ouvriers, ou bien devons nous considérer que la tâche du prolétariat est de s'accrocher aux éléments de sa lutte, à tous les contrastes qui surgissent du mécanisme économique, de la phase impérialiste du capitalisme, pour faire éclater la réalité présente et y substituer la réalité en gestation, celle du prolétariat ? Nous pensons que se débattre doit s'opposer d'une façon permanente à la société dont il veut mener à terme les contradictions. Il opposera donc ses objectifs, sa réalité, aux objectifs et à la réalité du capitalisme. Ses possibilités de lutte grandiront en proportion de la dislocation de l'appareil coercitif et des forces de domination de l'Etat capitaliste et seront en conséquence de l'irruption brusque, sur la scène politique, des contrastes capitalistes. Mais inversement quand la réalité capitaliste se renforce grâce aux défaites insurrectionnelles du prolétariat, ses possibilités de lutte diminueront, pour se loger potentiellement dans les sous-sols de la vie sociale. Mais malgré cela les positions fondamentales du prolétariat ne disparaissent pas. Elles deviennent aussi étrangères à la contingence défavorable que le sont alors les éléments substantiels pour la révolution prolétarienne. Le contenu idéologique de ce qui est, dans ces conditions, une abstraction se confine ainsi au sein des groupements d'avant-garde qui par leur travail d'analyse, d'investigation, de dissection, se relient aux éléments réels de la lutte prolétarienne, éléments de plus en plus étouffés sous la chape de plomb de la réaction capitaliste.

En s'inspirant de la considération sui-

vante : l'action des masses, avec ou sans intensité, n'a aucun sens en soi, sa signification résulte de sa rencontre avec les solutions politiques découlant d'un programme historique dont l'avant-garde est l'incarnation même les marxistes comprendront que des mouvements héroïques d'ouvriers puissent être réprimés sans qu'apparaissent des possibilités de vaincre et que d'autre part les nouveaux révolutionnaires puissent se trouver isolés complètement au sein du prolétariat, bien qu'exprimant la substance politique nécessaire pour féconder son action.

Les communistes ne peuvent donc, actuellement, qu'essayer de relier le bilan historique qu'ils représentent et qui exclu tout retour vers des forces liquidées par les événements, telle la social-démocratie, aux contrastes sociaux, économique — que les bases contradictoires du régime fécondent constamment — en vue de contribuer à créer les conditions favorables à un renouveau de la lutte dont ils élaborent les bases de principe et au cours de laquelle ils miseront à nourrir l'action des masses en vue d'aboutir à la révolution communiste. Mais si la défaite internationale du prolétariat que nous vivons aujourd'hui, signifiait aussi l'impossibilité de reconstituer le front prolétarien avant qu'interviennent « le fascisme et la guerre », faudrait-il alors accepter des solutions « intermédiaires », chercher des moments de « répit » pour les ouvriers aculés, en somme faudrait-il réaliser des « concessions » ? A notre avis non ! Accrocher des pieds et des mains aux buts spécifiques de sa classe, une fois le prolétariat battu, le parti d'avant-garde n'en continue pas moins à maintenir ses positions.

S'il abandonnait cette orientation inévitablement il s'incorporerait au capitalisme, car il ne peut rester suspendu dans les airs à la recherche de positions n'étant plus celles du prolétariat et pas encore celles du capitalisme. Il s'ensuit donc que dans la mesure où la réalité prolétarienne se concentre dans les positions de groupes révolutionnaires, noyaux conscients d'une classe momentanément abattue, et non encore dans le débordement insurrectionnel des masses, celle-ci est vraiment représentée par la somme des principes que ces groupes et noyaux opposent au capitalisme et que depuis